

ge de Turin avec la dernière vigueur.

Si l'on m'avoit tant soit peu secondé, j'aurois pû faire échouer cette entreprise ; je dirai même, que si le secours qu'on m'avoit promis, s'étoit seulement mis en mouvement, après le gain de la Bataille de Brabant, ou que si la Flotte de V. H. P. & celle d'Angleterre, après l'expédition de Barcelonne, fût venue débarquer quelques mille hommes, sur les Côtes d'Italie, comme elle le pouvoit aisément, les François n'auroient jamais osé former le siège de Turin, après les deux échecs qu'ils venoient de recevoir.

Ils m'ont eux-mêmes fait sentir la lenteur des Alliez à mon égard, & le peu de part qu'on prenoit aux maux qui m'accabloient, afin de me porter à prendre des mesures pour conserver ce qui me restoit de mes Etats, sans que j'aye jamais voulu prêter l'oreille aux propositions avantageuses qu'on me faisoit, par la seule crainte que j'avois de préjudicier à l'intérêt de la cause commune.

J'ai donné de fortes preuves, que cet intérêt commun m'étoit plus cher que le mien propre, puis que je n'ai pas encore voulu céder à une nécessité si pressante. J'ai pris toutes les précautions & donné tous les ordres nécessaires pour la défense de cette Place, mais je sçai que toutes ces mesures seront inutiles pour moi, & que mes Alliez en tireront tout le fruit, puis qu'elles retiendront encore quelques tems en Piémont les armes d'un ennemi, qui après la réduction de Turin, n'ayant plus rien à craindre de ce côté ci, les tournera contre les Hauts Alliez.

J'ai souvent fait connoître, que l'Empire, l'Angleterre, & votre République, avoient plus
d'inté-